CONFESSION

GÉNÉRALE

De son Altesse Sérénissime

Mgr. LE COMTE D'ARTOIS,

Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. Dom JÉROME, *Grand Inquisiteur, & rendue publique par les ordres de Son Altesse, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.*

Imprimée dans les décombres de la Bastille.

Confiteor Deo & Populo.



A PARIS,

Chez le Secrétaire des Commandements de Mgr. l'Archevêque de Paris.

Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de L. Lazare.

Le 23 Juillet 1789.

CONFESSION GÉNÉRALE

De Son Altesse Sérénissime

LES yeux remplis de larmes, que la rage seule faisoit couler, détestant moins son infâme conduite, que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monseigneur le Comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir pensé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple justement irrité : tantôt il se représentoit la perte des caresses lubriques de son illustres belle-sœur, les emportements de la Tribade Polignac ; ensuite l'ambition succédoit à ce ressouvenir amer ; les réflexions sinistres assiégeoient son cœur ; & le désespoir de n'avoir pu consommer son exécrable forfait, augmentoit l'affreuse situation de ce coupable Prince.

» Eh quoi ! se disoit-il, doutant même de son existence ; suis-je bien moi ? quelle révolution ! & quelle » en sera la suite ? C'est donc en vain que l'amour, » cette passion tyrannique, m'a fait tout entreprendre : » adultere, presque assassin, j'ai violé les droits les » plus respectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce » sont les fruits adultérins d'une union réprouvée, qui » doivent un jour régir la Monarchie Française. Au » fond du cœur méprisant le Monstre qui secondoit » mes vues criminelles, j'ai contribué à ses plaisirs, » pour me frayer un chemin qui pût me conduire au » Trône ; un instant de plus, & la France étoit à moi ; » les Ministres m'étoient dévoués, la lâche trahison » me donnoit la moitié des suffrages, la force & la

» violence m'affuroient de l'autre : un Breteuil, un Ba-
» rentin, parvenus à s'emparer du timon de la Monar-
» chie, avoient dépofé dans mon fein le ferment
» facré d'une odieufe & indigne fidélité. Un inftant,
» un feul inftant a tout détruit : du faîte des grandeurs
» je tombe dans l'aviliffement ; l'horreur & l'exécration
» font les feuls fentiments que j'infpire, & mon nom
» déformais ne fera plus que le fignal de la terreur
» & de l'effroi.

» Quel parti prendre ! Divinités infernales ! vous
» à qui j'ai toujours facrifié, préfidez maintenant à
» mes idées : ma raifon eft bouleverfée, foyez-moi
» propice, & je vous voue un hommage éternel.

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à
» mes yeux, & quel fentiment vous faites naître en
» mon cœur ! Déjà mon efpoir fe rétablit. O Sa-
» than, mon Génie tutélaire, non, ce n'eft point en
» vain que je t'invoque ! D'Artois fera toujours d'Ar-
» tois, l'ennemi de la Nation, & ton fidele fuppôt. «

C'eft ainfi que raifonnoit l'indigne rejetton d'un fang illuftre, c'eft un Bourbon qui dans fon cœur prononce le ferment affreux d'accabler le peuple de fa haine ; & pour l'aider à y réuffir, la Politique fuit de la Cour Françaife & le fuit en Efpagne pour l'infecter de tout fon poifon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocrifie va nous préfenter S. A. arborant l'étendart de l'humilité, pouffant des foupirs affectés par intervalle, fe frappant la poitrine ; telle eft la maniere que le Comte d'Artois, paroiffant fe traîner à peine, emploie pour fe préfenter au Tribunal affoibli de l'Inquifition. Son titre qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de fon nom dont il s'eft rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de Dom Jérôme, grand Inquifiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de fon front, fuivant l'ufage, humblement baifé le pan de la robe du R. P. Hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

» O mon Pere : organe facré de la Majefté Divine,

» c'eſt à vos genoux que je viens réclamer la miſé-
» ricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux ;
» puis-je eſpérer d'obtenir quelque grace ? le nombre
» de mes iniquités eſt ſi grand que j'ai tout lieu de
» déſeſpérer du pardon. C'eſt en dépoſant le fardeau
» dans votre ſein que je vous ſupplierai d'employer
» auprès de lui votre interceſſion : ce n'eſt pas ſeu-
» lement le cri de ma conſcience qui m'aſſaille ; c'eſt
» encore les gémiſſemens d'un peuple que j'ai rendu
» malheureux. Artiſan de ſon infortune, ſa miſere
» eſt mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des freres,
» un Roi vertueux ; j'ai fait un Monarque foible ;
» j'ai aveuglé toute une Nation ſur ſes quatités royales,
» & la deſtruction totale du Royaume étoit le vœu
» de mon cœur ; j'en aurois ſans doute vu l'accom-
» pliſſement ; ſi l'Être ſuprême n'avoit regardé les
» François en pitié.

» Daignez donc, ô mon pere, me reconcilier avec
» moi-même ! L'énormité de mon crime m'a rendu vil
» à mes propres yeux ; la naiſſance, le rang devoient
» me rendre l'exemple de l'univers ; la baſſeſſe de ma
» conduite m'en a rendu l'opprobre. «

Le Religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonſtrations de ce faux repentir, entreprit de conſoler S. A. en lui diſant : eſpérez, eſpérez tout, mon fils, de la grace divine ; ſi la voix publique condamne avec raiſon le tiſſu d'abominations que vous avez commiſes, » l'aveu que vous allez en faire,
» la pénitence que le Très-Haut vous impoſera par
» mon miniſtere, ſera le fondement de votre retour
» à la vertu, & le premier acte de votre réſignation
» à ſa juſtice : deſcendez dans votre cœur, & courbez-
» vous devant l'image de votre Dieu.

On preſſent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur de S. A. toute la terre connoît l'orgueil de ce Prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La néceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe, humilie-toi.* Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après

donc quelques momens d'un feint anéantiſſement, S. A. pouſſant des ſoupirs, fit au grand Inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

» Non-ſeulement, mon Révérend Pere, je vais par » ma ſincérité, chercher à regagner les faveurs cé» leſtes; mais encore je veux que mon repentir ſoit » public, & dévoiler à la Nation, que j'accablois » d'outrages, les forfaits que je vais dépoſer dans » votre ſein. Puiſſe un peuple qui me déteſte, avec » raiſon, oublier en partie que je ſuis le principe de » ſon déſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa vengeance, » en voyant les larmes de ſang que le remords me » fait verſer.

» Je gliſſerai rapidement ſur mes premieres années. » L'éducation des Princes, ſi brillante en apparence, » mais vicieuſe en tous ſes points, fut la baſe de ma » conduite : un caractere méchant, féroce même, an» nonçoit déjà dans mon enfance à la Nation Fran» çaiſe que je ſerois ſon oppreſſeur.

» Tout favoriſoit alors le penchant décidé qui me » portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élévation » de mon frere aîné, ſa bonté naturelle qui éloignoit » de ſon ame le ſoupçon du crime, ſa confiance, ſa » ſécurité, les acclamations, les éloges de ſon peu» ple, l'aſſuroient de la félicité publique; il la » croyoit éternelle. Hélas! quelle étoit ſon erreur! il » ignoroit que les Princes de ſon Sang, ſon frere » même, ſon propre frere, que tout devoit rendre » les protecteurs chéris de la Nation, travailloient » ſourdement à ſa deſtruction.

» Ce fut du moment que la diſſipation & les exceſ» ſives prodigalités penſerent épuiſer l'immenſité » de mes moyens, que je m'égarai, me perdis; l'in» juſtice me domina; la ſoif brûlante des richeſſes » vint me tourmenter; je n'y pus réſiſter, & rien ne » put réprimer les concuſſions que je mis en uſage » pour augmenter mes revenus. Je tyranniſai mes vaſ» ſaux; inſenſible à leurs peines, à leurs fatigues,

» je les rançonnai ſans pitié, & le plus ſouvent je
» ſacrifiai au haſard du jeu, & à la vîteſſe d'un cheval
» anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation.

» Non, jamais je ne puis me rendre aſſez coupa-
» ble, ô mon Pere! il faut, que dis-je, il faut?
» l'honneur que j'outrageai, la religion que je mé-
» priſai, la douleur que je reſſens, tous ces juſtes
» motifs me font un devoir, me contraignent à vous
» accuſer quelle étoit alors la noirceur de mon ame
» & l'indignité de mes ſentiments. Oui, mon Pere,
» c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainſi
» l'infortuné; le plus pur de ſon ſang ſuffiſoit à peine
» pour étancher la ſoif cruelle dont j'étois dévoré.
» Promenant ſur le Trône des regards envieux, je
» maudiſſois le deſtin de m'avoir fait naître le plus
» jeune de mes freres; je l'accuſai d'injuſtice, & dès
» ce moment je vouai à mon frere, à mon Roi, une
» haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares
» effets.

» Je m'appliquai ſérieuſement à connoître ſur quel
» fondement un Monarque établiſſoit ſa grandeur; je
» reconnus qu'elle étoit fixée ſur l'équilibre, & que
» peu de choſes ſuffiroit à lui faire perdre. La ten-
» dreſſe du Peuple l'avoit toujours maintenu : je tra-
» vaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infâmes
» agents que je produiſis au miniſtere ſervirent mes
» complots, & le meilleur des Rois ſéduit, égaré,
» perdit par dégrés l'amour du François. O mon Pere!
» tels furent les premiers pas que je fis dans la car-
» riere du crime.

» L'état affreux de la France eſt mon ouvrage. Je
» vous l'accuſe, j'avois médité ſa ruine; & ſa perte
» étoit l'aliment qui nouriſſoit mon ambition. Les
» conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe
» vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effré-
» née; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment; je
» l'accablai d'outrages, & les moins déteſtables que je
» lui fis eſſuyer, fut de lui aſſocier les plus viles
» Catins & les plus lubriques Courtiſannes de ce ſiecle.

» Sortant de ses bras où le caprice me ramenoit
» parfois, je ne laissai jamais subsister aucun doute
» sur mon intention, & je ne lui dissimulois point
» que le devoir ni le sentiment n'avoient aucune part
» à mes caresses. Je poussai la barbarie jusqu'à l'instruire de mes déréglements. J'affichai la dépravation, sans avoir la politique de voiler mes déportements.

» Violemment incommodé *d'une indigestion de biscuits de Savoie*, (1) je vais, disois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris*. La Duthé, cette infâme créature, cette exécrable Messaline sortie de la fange des plus sales B.... de la Capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public; & bravant insolemment la censure de mon Roi, l'indignation d'un Peuple que je méprisois, je forçai ceux qui étoient sous ma dépendance, à plier le genou devant l'odieuse prostituée que j'adorois.

» O mon digne & très-Révérend Pere ! comment, sans mourir de honte, vous faire le détail de mes courses nocturnes, les orgies scandaleuses que j'y commettois, les risques que j'y courus ! Compromis dans les plus noirs taudions, avec les scélérats & le rebut de la populace; un Prince du Sang Royal, un Frere du Roi, mangeoit, buvoit familiérement avec cette race abjecte; & m'assimilant avec eux de cette sorte, je ne rougissois pas de me déclarer leur confrere & leur appui.

» Un mal affreux germa dans mon sein; ce noir poison, distillé par le libertinage, pensa devenir funeste à ma digne & adorable épouse : alors je cessai de fréquenter ces obscurs & dégoûtants repaires, sans cependant en devenir plus sage, & je présentai de nouveaux vœux à la prostitution.

(1) Jeu de mots sur Marie-Thérese de Savoie, Comtesse d'Artois, & la Duthé, P..... si renommée, dont le faste écrasoit celui de la Majesté Royale.

» Contat, cette volage Actrice, dont la renommée » publioit les charmants attraits, enflamma mon cœur » de la passion la plus vive; & sans m'arrêter à l'in- » digne source dont elle est sortie, (1) sans aucune » considération pour son état, si incompatible avec » mon rang & mon nom, je m'étourdis sur la bassesse » dont je me rendois coupable; je bravai la clameur » publique sur le tableau sincere de ses abominables » mœurs; je fis de Contat ma divinité.

» C'est dans les embrassements de cette Prêtresse de » Priape que j'épuisai tous les ressorts de la fausse vo- » lupté : pour me plaire, elle me dévoila tous les se- » crets de l'Arétin, dont la pratique m'a depuis tou- » jours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes » révoltants transports, & je n'avois plus, pour la cé- » leste compagne que le Ciel m'avoit donnée, que la » froideur la plus insultante.

Bagatelle. » Ce charmant asyle de la débauche » devint le sanctuaire de la mollesse & du libertinage : » mes complaisants & délicats pourvoyeurs fournis- » soient tous les jours ce temple de nouvelles Déesses; » j'y promenois des regards languissants ; mes sens » émoussés par les jouissances de tous genres que je » m'étois procurées, ne se ranimoient qu'à peine ; il » falloit les exciter par l'attrait piquant de la nou- » veauté : c'est ce que je fis.

» J'osai jetter un œil prophane sur Madame la Du- » chesse de Bourbon : ce secret inconnu jusqu'alors » me couvre encore de honte & de confusion : mon » aveu coupable irrita sa vertu. Désespéré de ce re- » fus, je l'insultai, & tout Paris fut témoin de la » vengeance de son époux; j'y fis remarquer la lâcheté » dont mon cœur est susceptible; & je fis connoître » à la Nation Française combien je me souciois peu » de démentir & déshonorer un sang illustre.

---

(1) La Contat est fille d'une revendeuse de fruits, & d'un Mouchard de Robe-Courte. Son frere, Sacripant de la premiere classe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de coulisses est sans contredit l'Actrice la plus déréglée de tous les théatres.

» Malgré la politique dont je me fervois, l'infamie
» de ma conduite commençoit à percer ; l'indignation
» foulevoit les efprits ; les épigrammes fanglantes &
» méritées m'étoient adreffées de toutes parts : je m'éloi-
» gnai, & Gibraltar fut le théatre que je choifis pour me
» fignaler par de nouveaux exploits.

» Vous les connoiffez, ô mon Pere ! l'adulation me
» couronna de lauriers, & la vérité me les arracha !
» Hué, fifflé de tous les vrais braves ; guerrier fans
» gloire, frere fans amitié, pere fans naturel, époux
» ingrat, citoyen perfide, prince fans délicateffe, il
» ne manquoit à tous ces titres qui m'étoient diftri-
» bués par toutes les bouches & les cœurs de la Capi-
» tale, que celui de lâche patriote. Avec juftice on
» me le décerna. Aujourd'hui profcrit, rejetté de mon
» augufte Famille, le peuple a mis ma tête à prix :
» eût-elle tombée fous fon glaive vengeur, & mon
» cadavre fouillé par la pouffiere & foulé aux pieds,
» privé de fépulture, je n'aurois que foiblement expié
» mes forfaits.

» A mefure que je perdois l'eftime & la confiance
» publiques, la rage s'accrut dans mon ame, le nom
» Français me devint odieux ; j'abhorrai fon exiftence,
» & j'affociai mon farouche reffentiment à la barbare
» R.... , que le plus malheureux des Rois avoit
» prife en Germanie pour former le bonheur de fes
» jours.

» Nos cœurs furent bientôt unis ; le crime le plus
» atroce cimenta cette union. Sans égards aux droits
» du fang, je fouillai la couche nuptiale, & fis fé-
» conder la Famille Royale. Plus de myftere alors ;
» ne refpirant plus tous deux que fureur & vengeance,
» nous nous affurâmes des Miniftres ; nous nous défî-
» mes des gens vertueux dont la gêne continuelle
» contrarioit nos deffeins ; nous pillâmes le Tréfor
» Royal ; & le Pere du Peuple, obfédé de traîtres,
» ignoroit le malheur de fes enfants, & l'orage affreux
» qui menaçoit la Monarchie.

» L'exécrable Polignac, ce monftre déteſté, ce

» monſtre indéfiniſſable, comme une quatrieme furie,
» ſe joignit à la cabale, & ſe fit une gloire d'en di-
» riger les inſignes manœuvres. Adorée de la R....
» à laquelle elle avoit fait adopter ſes goûts infâmes,
» elle ſe partageoit alternativement entr'elle & moi,
» & nous avions formé par cette intime réunion le
» plus affreux trio.

» Rien ne coûte à cette Mégere; ſon ame paſſa
» dans la mienne; le même génie nous anima; nous
» épuiſâmes la France; crime léger, qui ne ſuffiſoit
» pas à notre fureur; la deſtruction totale de ſes Ha-
» bitants étoit le vœu le plus ardent de notre cœur.

» Cond., Cont., de Guiche, tout auſſi lâches, auſſi
» perfides que nous, augmenterent le nombre des ty-
» rans de la Nation, nous ſoufflâmes dans le cœur de
» la Nobleſſe l'affreux poiſon de la diſcorde. Nous lui
» fîmes enviſager les droits violés, ſacrifiés au titre
» chimérique de Citoyen, & nous en fîmes autant
» d'ennemis du peuple & de la liberté.

» Notre ligue qui paroiſſoit indeſtructible, groſ-
» ſiſſoit tous les jours. Déjà nous ne gardions plus le
» ſecret. Levant inſolemment nos têtes altieres, nous
» rejettions avec dédain les ſupplications & les lar-
» mes des habitants, rongés par l'affreuſe miſere que
» nous avions fait naître; quelques jours de plus, &
» des fleuves de ſang inondoient la Capitale: Déjà ils
» ſe préſentoient à nos yeux, & nous nagions d'a-
» vance avec raviſſement dans ces ſources délicieuſes.

» Les Citoyens maſſacrés l'un par l'autre; les ha-
» bitants égorgés par une troupe de brigands enrégi-
» mentés, aveuglément ſoumiſe à nos ordres barba-
» res; les Cadavres expirants les uns ſur les autres:
» voilà, mon Pere, le trophée que nous voulions
» élever à notre gloire immortelle, & le ſpectacle en-
» chanteur que nous nous préparions.

» La Ville réduite en un monceau de cendres, coup-
» d'œil flatteur pour de nouveaux Neron, préſentoit
» à nos regards la plus agréable perſpective, & les pré-
» liminaires les plus ſanglants annoncerent à la Patrie

» le ſignal horrible de la terreur & de la proſcrip-
» tion.

» Cette affreuſe conſpiration touchoit au terme fa-
» tal de ſon exécution, les maiſons étoient déſignées,
» cent mille habitants alloient périr victimes de no-
» tre rage, lorſque la main de l'Etre ſuprême dé-
» tourna les coups cruels que nous allions porter, &
» l'imprudence trahit nos vues criminelles.

» Le féroce Lambeſc, à la tête d'une troupe de ti-
» gres altérés du ſang français, ſe livre trop tôt au ſen-
» timent qui nous animoit : aveugle dans ſes horri-
» bles tranſports, il commence l'alarme générale, &
» détruit nos projets par ſa promptitude & ſon im-
» patience.

» Les Miniſtres de notre rage n'étoient point prêts,
» nos ſatellites n'étoient point arrivés ; le nombre
» qui nous avoit vendu leurs bras & leur vie, étoit
» trop foible pour oppoſer à la vile populace que
» nous avions juré d'exterminer ; défenſeurs de ſes
» jours, de ſon exiſtence, de ſa liberté, les Ci-
» toyens s'ameutent, s'arment & renverſent en un
» inſtant nos plus cheres eſpérances.

» Terribles & bouillonnants de fureur, les vaillants
» Pariſiens menacent nos jours, pour leſquels nous
» commençons à trembler. L'horreur ſe répand, le
» ſang des traîtres coule : priſonniers dans Verſailles
» tous les paſſages ſont obſtrués, & nous voyons avec
» douleur le triomphe national.

» Journée malheureuſe, où nous vîmes anéantir
» nos effroyables deſſeins ! Les larmes couloient de
» nos yeux, la rage ſeule en faiſoit naître la ſource ;
» nos amis, nos partiſans, les ſcélérats ennemis du
» patriotiſme cruellement mutilés, traînés dans la
» fange, leurs coupables têtes portées au bout d'une
» lance, ſembloient préſager le juſte ſort qui nous
» étoit réſervé, & auquel la fuite nous a dérobés.

» O mon Pere ! l'indignation ſe peint ſur votre
» viſage, & maintenant elle regne dans tous les
» cœurs. Où fuir ? où aller cacher ma honte & mon

» affliction ? Quel sera le peuple assez insensé pour
» accueillir & protéger le crime, la trahison & la
» scélératesse ? Comment oser prétendre à un asyle
» à un refuge ! Mon nom seul ne sera-t-il pas le
» premier chef de ma condamnation ? & ne sera-ce
» pas rendre un important service à l'humanité, que
» de plonger un poignard dans le sein de celui qui
» vouloit lui-même être le bourreau d'un peuple en-
» tier, pour repaître ses yeux de ce sanglant specta-
» cle, & faire jouir une femme barbare & impitoya-
» ble, des fruits de l'horreur qu'elle a conçue &
» conserve encore dans son sein pour les Français,
» qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur
» ruine ?

» Tonnez sur moi, grands Dieux ! que votre foudre
» écrase sans miséricorde la détestable furie, l'objet de
» mes lâches amours & de mes criminelles complaisan-
» ces. Périssent de même les infâmes Princes qui ser-
» virent nos perfides complots ; qu'un trépas ignomi-
» nieux soit le salaire des traîtres dont la France est
» infectée, & qui jouissent en paix du fruit de leurs
» honteux larcins.

» Paris, cette superbe Cité, reine du monde, en
» proie à la famine, n'offre plus qu'un tableau pi-
» toyable, dont la face ne peut changer qu'en dé-
» truisant les monstres qu'elle recelle dans son sein.

» O Maître suprême des humains, vous exaucez
» une partie de mes vœux ! Un Prévôt des Mar-
» chands, le Gouverneur de la Bastille, un Foulon,
» un Berthier sont déjà les victimes que tu as aban-
» données au ressentiment national, massacrées par un
» peuple secouant le joug de l'oppression & de la ty-
» rannie. Leur trépas, loin d'exciter la compassion,
» fait naître la joie dans tous les cœurs, & les lam-
» beaux sanglants de leurs corps déchirés, sont les
» holocaustes offerts à la liberté.

» Tremblez Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien,
» & vous, misérables artisans de la misere des Fran-
» çais ! Que le sort de vos semblables vous inspire

» un effroi continuel ! & ſi vous échappez à la légi-
» time vengeance publique, puiſſe l'affreux ſerpent
» du remord déchirer perpétuellement votre ſein !

» Tel eſt, ô mon Pere, le détail des iniquités que
» l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre ! Je
» me réſigne à la vengeance divine, & recevrai,
» ſans murmurer, le coup qui ne tardera ſûrement
» pas à trancher le fil des jours d'un infâme proſcrit.

N. B. On invite le Public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S. on en doit diſtinguer toute la fauſſeté. Prions ſeulement l'arbitre des deſtinées que ſes derniers vœux, tout impoſteurs qu'ils ſont, ſoient exaucés ; que le deſpotiſme ſoit anéanti, les traîtres maſſacrés, & que nos enfants jouiſſent du précieux bonheur de poſſéder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

F I N.